

# La dépendance à l'environnement : une approche psychopathologique des troubles du comportement des adolescents

Professeur Philippe JEAMMET<sup>1</sup>

**Résumé :** Les caractéristiques psychologiques, affectives et relationnelles de ces adolescents demeurent très constantes au cours des époques. Cette constance est sous-tendue par des particularités de l'organisation de leurs personnalités marquées par un échec de la confiance en eux-mêmes et dans les autres et de leur capacité d'attendre. Caractéristiques qui proviennent de la rencontre entre de possibles prédispositions de tempérament et des défaillances précoces des liens avec l'environnement. Il en résulte une dépendance à l'environnement qui si elle n'est pas toujours pathologique, est pathogène car elle risque d'enfermer l'enfant puis l'adolescent dans l'engrenage dangereux de la triade pathogène : d'une insécurité interne qui génère une dépendance excessive au monde environnant qui à son tour génère le besoin de contrôler cet environnement. Or ce contrôle ne se fait pas par les expériences de plaisir partagé mais par la mise en place d'une relation fondée sur l'insatisfaction dont les conduites d'opposition et d'auto-sabotage sont les moyens d'expression privilégiés.

**Mots-clés :** Adolescents difficiles, passages à l'acte, délinquance, troubles du comportement, dépendance à l'environnement, psychopathologie de l'agir, psychopathie, contrainte éducative.

*«L'avenir de la jeunesse est entre les mains des adultes» H. Flavigny*

Les adolescents focalisent depuis quelques temps l'inquiétude des adultes et se présenteraient très sensiblement différents de ceux des générations précédentes :

- Leurs comportements refléteraient des changements sensibles de personnalité par rapport aux générations précédentes : prévalence de l'agir sur les inhibitions ; de l'extériorisation et de la réalité externe sur l'intériorisation et la réalité psychique interne, de l'acte sur la représentation ; des personnalités borderline et psychopathiques sur les névroses classiques ;
- Ces changements iraient croissant avec en particulier un rajeunissement des troubles du comportement.
- On assisterait à un affaiblissement sinon une disparition des interdits avec une expression de plus en plus crue des désirs et un affaiblissement des possibilités de déplacement et de sublimation.
- L'augmentation sensible de la violence de ces jeunes sous des formes aussi bien hétéro-agressives avec des conduites délictuelles qu'auto-agressives en serait la traduction : tentatives de suicide, conduites à risques ; multiplication des conduites addictives... ; tandis qu'ils feraient preuve d'une absence de capacité d'empathie à l'égard d'autrui ; d'une indifférence aux injonctions des adultes et d'une recherche débridée de satisfactions immédiates au détriment de la capacité de différer et de se projeter dans l'avenir.

Mais ces adolescents sont-ils réellement plus en difficulté que ceux des générations précédentes ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un changement dans les modes d'expression d'un mal-être qui préexistait dans les générations antérieures plus que d'une aggravation et d'une extension de celui-ci ? Changement qui serait congruent avec celui d'une société qui prête surtout attention aux apparences, à ce qui se voit et fait du bruit. Les jeunes participent de cette hyperexpressivité.

---

<sup>1</sup> Responsable du département de psychiatrie de l'adolescent et du jeune adulte. Institut Mutualiste Montsouris

En fait ce questionnement n'est pas aussi nouveau que chaque génération a tendance à le croire. Les comportements violents et anti-sociaux ont toujours existé. Les historiens en font état tout au long des deux derniers siècles comme on en trouve trace dans les écrits grecs et latins. Les adultes se sont toujours plaints de tels comportements chez les jeunes et y ont vu régulièrement l'expression d'une décadence des mœurs et de la civilisation. Mais ce n'est qu'au cours du XXème siècle et de l'émergence de la psychiatrie et plus encore de la pédo-psychiatrie qu'on a cherché une compréhension psychologique de ces troubles et une réponse qui ne soit pas uniquement sociale et essentiellement punitive.

Dans le vaste cadre de ce qu'on a progressivement désigné comme «l'enfance inadaptée» se sont dégagés des concepts comme ceux «d'inadaptation», de «déviance» et de «délinquance» où à côté de la référence sociale apparaît celle à un type de personnalité. La description par le psychiatre allemand Kurt Schneider de la ou plutôt des «personnalités psychopathiques» a contribué par son succès à inscrire les troubles du comportement à caractère antisocial dans le champ de la psychiatrie.

Mais en même temps que la notion de psychopathie s'étend et se légitime les critiques se font jour. K. Schneider lui-même critique les classifications typologiques de ses devanciers et demande «d'éviter de fixer un individu dans un cadre avec une étiquette diagnostique définitive». Mais dans son livre sur les «personnalités psychopathiques», il en propose dix types et n'échappe pas à ses propres critiques. Cette inévitable multiplicité des types et sous-types traduit en fait la difficulté à cerner une réalité complexe : «La notion de psychopathie est loin d'être éclaircie» écrit H. Flavigny (professeur de psychiatrie et responsable d'une équipe éducative en milieu ouvert «Les Equipes d'Amitié» qui fut mon maître depuis les années 60 jusqu'à son décès en 1987). «Les limites avec le domaine de la perversion et des névroses de caractère ne sont pas tranchées et sa description inclut des formes multiples et dissemblables des troubles du caractère de l'enfant et de l'adolescent».

C'est ce souci d'être plus proche de cette diversité de la réalité clinique et d'éviter la connotation négative et très réductrice de la notion de «psychopathie» qui devait conduire H. Flavigny à s'appuyer sur les descriptions psychopathologiques, essentiellement d'orientation psychanalytique, des états limites et de ce que l'on regroupera dans les années 80 sous le terme générique des conduites addictives ou de dépendance, pour proposer de regrouper un ensemble syndromique sous l'appellation d'organisations psychiques intermédiaires parmi lesquelles celles dites d'«expression comportementale» correspondraient aux psychopathes.

En effet les frontières entre normal et pathologique sont floues, surtout dans un domaine où la norme comporte une part si importante de références implicites ou explicites à l'éthique sociale du moment. Une catégorisation trop abrupte ne fait que marginaliser davantage ces marginaux en quête d'une identité qui se dérobe et qui risque de les pousser à se conformer à l'image d'eux-mêmes ainsi renvoyée par la société. D'où l'importance de se référer à une évaluation psychologique individuelle, essentielle pour redonner à l'individu la place qui lui revient et qu'il a tellement de mal à trouver. Le regard psychiatrique est le corollaire nécessaire de cette personnalisation du lien, d'une façon qui peut paraître paradoxale, la psychiatrie étant souvent perçue comme justement dépersonnalisante, effaçant l'originalité de l'individu au profit de sa réduction à un modèle psychopathologique, à une structure mentale voire un destin génético-biologique préprogrammé.

Importance donc du regard psychiatrique pour savoir reconnaître la réalité du sujet, mais en référence à une psychiatrie dont l'objectif ne serait pas tant de catégoriser que de se donner les moyens et les références nécessaires pour évaluer les modalités de fonctionnement psychique

de chaque sujet, le poids des contraintes qui pèsent sur lui, les risques de répétition mais aussi les facteurs de protection et ce qui demeure de disponibilités aux investissements et plus spécifiquement à la relation.

### **Un trait marquant des caractéristiques psychologiques affectives et relationnelles de ces adolescents : leur permanence au cours des périodes**

Il est intéressant de noter la constance de ces caractéristiques au cours du temps. Reprenons par exemple ce qu'en disait un auteur comme Hubert Flavigny. Pour lui ce qui est au premier plan dans la sémiologie individuelle c'est significativement la passivité puis la dépendance à l'environnement. L'impulsivité et l'agressivité ne viennent qu'en quatrième position après les exigences mégalomaniaques. Leur passivité «domine leur vie quotidienne et dépasse de très loin leurs manifestations d'impulsivité». De même « leur oisiveté et leur désœuvrement sont insondables ». Impulsivité et agressivité, habituellement mis en avant pour les caractériser du fait même de leur caractère bruyant, spectaculaire et plus encore répétitif, apparaissent plus comme secondaires à leur vide intérieur et leur impossibilité à tolérer la frustration que comme l'aspect central de leur personnalité.

Ces données fondamentales s'articulent bien à ces autres caractéristiques habituelles de leur comportement : les alternances imprévisibles et les comportements de rupture, reflétant ce défaut de continuité interne et tous ces symptômes plus secondaires que sont l'instabilité, le manque d'intérêt, le besoin d'évasion, les épisodes dépressifs et en toile de fond l'angoisse plus ou moins cachée mais permanente et un état quasi constant de frustration affective. Tous symptômes qui peuvent se rattacher à la dimension dépressive, entendue comme une menace permanente d'effondrement, menace telle qu'elle rend souvent intolérable car ingérable toute confrontation à un vécu dépressif et bien sûr toute organisation dépressive proprement dite que le comportement psychopathique de décharge a justement pour fonction d'évacuer par le recours à l'agir.

Cette absence de sécurité intérieure et de références internes fait du jeune psychopathe un éternel quêteur d'une image de lui-même et l'entraîne facilement dans un jeu de miroir avec la société qui de son côté a plutôt tendance à projeter sur cet adolescent dérangeant ce qu'elle voudrait répudier d'elle-même. Cette attitude risque de marginaliser encore plus un adolescent qui a déjà "plus ou moins conscience d'être hors de la société, d'être "asocial", d'être "séparé", ce qui renforce son sentiment d'infériorité, son mépris vis-à-vis de lui-même, sa tendance à se dévaloriser...".

L'étude du comportement de la société à son égard fait ainsi partie intégrante de la clinique et de la psychopathologie du psychopathe. C'est exemplaire au sein des institutions qui seront censées s'occuper de ces jeunes qui alternent volontiers protection et rejet, répétant l'incohérence des mesures éducatives comme des liens affectifs que ces jeunes ont eu avec leurs parents et leurs éducateurs. C'est d'autant plus inquiétant nous dit H. Flavigny que "depuis 1968 l'hostilité, des adultes à l'égard des jeunes a pris des proportions inquiétantes", alors que "le psychopathe qui réagit à toute frustration ou à la moindre agression est certainement celui qui est le moins bien armé pour supporter cette forme de rejet".

Cette répétition active de ce qu'il a subi passivement caractérise le destin du psychopathe "Si l'histoire du psychopathe est faite d'histoires on peut dire qu'il n'a pas d'histoire" L'histoire de ses relations affectives précoces se définit par «la discontinuité croissante de leur qualité» créant pour H. Flavigny "l'empreinte psychopathique". Elle fait de cet enfant un être sans repères stables et sécurisants, ballotté au gré des événements et des caprices des adultes, le

rendant dépendant d'un monde sur lequel il se sent sans pouvoir et même pas celui de lui donner un sens. Il se construira en miroir de ce monde, sans assises sécurisantes sur lesquelles se replier, sans espace psychique propre qui puisse servir de tampon entre son Moi, ses contraintes internes pulsionnelles et le monde environnant. Cette absence de lestage interne en fera plus une victime, ballottée aux grès de ses impulsions et des événements, qu'un acteur d'un projet de vie dont il est bien dépourvu en dehors des rêveries compensatrices mégalomaniaques qui ne seront qu'un facteur supplémentaire de déception.

Mais si cette constitution précoce de "l'empreinte psychopathique" constitue une "disposition potentielle à l'évolution psychopathique", et rend possible l'extériorisation d'une conduite psychopathique, elle ne la rend pas inéluctable. L'itinéraire ultérieur est déterminant et c'est toute la suite de l'histoire du sujet qui la fera émerger ou non. "Les placements, les abandons successifs, les rejets scolaires à la période de latence, les frustrations, les échecs à l'adolescence scelleront l'évolution psychopathique". On retrouve encore une fois l'accent mis par H. Flavigny sur l'importance de l'environnement dans l'émergence des conduites psychopathiques : "Les symptômes de la psychopathie pour l'essentiel ne sont pas liés à une structure, mais dépendent de l'extérieur ; il n'y a pas de symptômes propres à la psychopathie. Le sujet en est encore au moment où il constitue selon l'expression de Winnicott "un ensemble individu-environnement" soumis presque entièrement à ce dernier».

### **Les troubles du comportement des adolescents : un échec de la confiance en eux-mêmes et dans les autres et de la capacité d'entendre**

Le point commun à cette vulnérabilité aux conduites dites antisociales et plus généralement à ces troubles du comportement et à cette pathologie de l'agir réside dans l'absence d'un sentiment de sécurité interne suffisant qui permette à ces sujets, confrontés à une situation de conflit et de stress, de faire appel à leurs ressources psychiques internes pour pouvoir différer leur réponse à leurs émotions et avoir un minimum de choix quant à la nature de cette réponse. En l'absence de cette sécurité interne, ils sont prisonniers de leurs émotions et en quelque sorte « manipulés » par l'entourage générateur de ces émotions. Alors qu'ils croient choisir leur réponse en suivant leurs émotions immédiates ils ne font en fait qu'obéir aux contraintes qu'elles leur imposent. Comme le taureau dans l'arène, captif de sa perception de la cape agitée devant lui, ils n'ont pas d'autre choix que de répondre à une émotion, souvent déclenchée par une perception externe (un mot, un geste, un regard...), par un acte le plus souvent nuisible pour eux et parfois pour les autres aussi, sans pouvoir veiller à leurs intérêts propres.

Attendre en effet suppose une confiance suffisante dans les autres et en soi-même. On ne peut pas demander au funambule sur son fil d'attendre. Ces adolescents vulnérables, tel le funambule, se sentent dans un équilibre précaire et sous l'emprise d'une menace d'autant plus inquiétante qu'ils ne savent pas de quoi elle est faite, en dehors des moments où ils peuvent la projeter et ainsi la figurer et la concrétiser sur tel ou tel élément du monde environnant.

Or cette capacité de confiance, condition d'une attente possible, se constitue pendant les premières années de la vie. Elle repose sur une adaptation suffisamment bonne de l'entourage de l'enfant à ses besoins. Adaptation qui suppose que l'enfant puisse se sentir sujet de désirs et de besoins qui lui appartiennent et auxquels l'entourage répond d'une façon suffisamment adéquate pour qu'il ne perçoive pas trop tôt et trop massivement son impuissance et partant sa dépendance à cet entourage. C'est à l'entourage de créer la bonne distance qui fera que l'enfant aura à la fois le temps de désirer et la capacité d'obtenir une réponse satisfaisante. L'accumulation de ces expériences autorisera une capacité d'attente croissante du fait de la

fiabilité des réponses et de leur répétition en s'appuyant sur ses ressources internes faites de la possible remémoration des expériences de satisfaction antérieures : sucer son pouce en attendant le biberon, jouer en l'absence de la mère... Cette confiance autorise progressivement de voir le monde, comme la bouteille, plutôt à moitié plein qu'à moitié vide. Regard positif qui contribue lui-même à créer du lien et à remplir la bouteille et vice-versa, sauf survenue d'un «traumatisme» qui peut détruire ce capital de confiance en les autres mais aussi en miroir en soi et rendre vulnérable le sujet.

On voit aisément que cette adaptation est le fruit d'une rencontre entre l'enfant et son environnement. Ce qu'on appelle le «tempérament» de l'enfant, c'est-à-dire les fondements génétiques de ses réactions et de ses capacités d'adaptation vont peser plus ou moins lourdement et rendre plus ou moins ardue la tâche de l'environnement. Les capacités d'introversiion ou d'extraversiion, l'impulsivité, les capacités d'agressivité ou de se déprimer ne sont pas les mêmes d'un enfant à l'autre. Elles exercent leurs propres contraintes qu'il ne faut pas sous-estimer. Mais il faut savoir aussi que ces contraintes vont s'exercer en fonction des effets de résonance avec l'entourage et les événements et de leur action renforçatrice ou inhibitrice sur les potentialités génétiques.

Mais si la continuité d'une relation stable et sécurisante est nécessaire pour assurer le propre sentiment de sécurité et de continuité de l'enfant, l'ouverture à la différence et au tiers lui est tout aussi indispensable pour échapper à l'emprise de ses objets d'attachement et pouvoir se percevoir lui-même nourri de ceux-ci et cependant différent avec une identité propre. On connaît les liens intenses, à la fois à caractère incestuel et faits d'une séduction narcissique réciproque, qui unissent ces adolescents à problèmes et l'un ou l'autre des parents et que vient renforcer l'exclusion de l'autre parent, la figure paternelle le plus souvent. Ce lien d'agrippement à l'un des parents, la mère en général, est d'autant plus aliénant qu'il est exclusif, totalitaire, et rendu nécessaire et même contraignant car fondé sur le manque de fiabilité, l'ambivalence des sentiments et le fait que l'enfant est investi en fonction des besoins du parent d'y trouver un complément narcissique avec la difficulté et parfois l'impossibilité d'investir son enfant comme une personne différente de lui-même avec des besoins propres. Tout ce qui différencie l'enfant menace de réveiller chez ce parent ses propres vécus d'abandon et de rejet et fait ressurgir le spectre des figures ambivalentes, sinon détestées, de sa propre enfance avec le vécu de détresse et de rage qui l'accompagne.

Il est donc habituel de retrouver dans les antécédents de ces sujets un passé relationnel fait d'un mélange de carence affective et de surprotection, celle-ci cherchant plus ou moins consciemment à compenser l'autre. L'association des deux renforce la dépendance affective au parent. L'agrippement à celui-ci remplace l'impossible intériorisation du lien de plaisir et de sécurité. Cette relation marquée par la peur et l'ambivalence des sentiments est d'autant plus contraignante et totalitaire qu'elle s'accompagne le plus souvent de l'absence d'un personnage tiers qui puisse s'interposer de manière efficace entre l'enfant et le parent en question.

On a pu parler chez ces sujets d'une absence de sens moral, de défaut de surmoi ou d'une absence de référence à la loi. Il est vrai que la culpabilité apparaît en général comme leur étant peu accessible, qu'ils sont des habitués de la transgression, sans même parfois en être conscients tant la référence aux interdits leur paraît étrangère. Mais cet état de choses semble être la conséquence logique de cet échec de l'intériorisation d'une relation sécurisée et de confiance. De ce fait l'échec des références morales, comme celui d'interdits qui s'imposeraient comme une référence tierce entre leurs désirs et la société est en lien direct avec l'échec de leur différenciation et de leur autonomisation. Ils vivent dans un monde peu différencié et binaire. Ou on est comme eux et donc bons et plus ou moins confondus avec

eux, assimilés à eux-mêmes comme à la famille» «la bande» ou «la secte», ou on est différents et non pas autre mais nécessairement mauvais et dangereux. Leurs références morales participent de cette même logique binaire. On sait combien ils peuvent se montrer intransigeants et susceptibles de se référer à un « code d'honneur » à leur usage personnel certes mais qui n'en est pas moins une forme de référence morale. Pour eux les interdits sociaux ne sont que l'expression des désirs arbitraires des adultes, de la société, c'est-à-dire de ceux qui n'appartiennent pas au même monde et n'ont pas les mêmes références qu'eux.

Leur arbitraire comme leur mégalomanie sont le miroir de ce qu'ils ont perçu comme la toute puissance et l'arbitraire de leur entourage. S'ils parviennent à accéder à une relation de confiance avec quelqu'un perçu comme à la fois proche et différent et à tolérer ce lien, il devient possible de les voir accéder en miroir à une perception de valeurs tierces c'est-à-dire susceptibles de s'imposer à l'autre comme à eux-mêmes, et garantes de l'autonomie et de la liberté d'eux comme d'autrui vécu alors comme un partenaire et non plus comme un double complice ou ennemi.

### **Les troubles du comportement : une pathologie de la dépendance à l'environnement**

Le fil rouge du fonctionnement psychique et de la vie relationnelle de ces sujets nous semble ainsi résider dans ce que nous avons appelé une dépendance pathogène à l'environnement. Dépendance en ce sens que leur équilibre narcissique et affectif, c'est-à-dire leur estime et leur image d'eux-mêmes comme leur sécurité interne et leur possibilité de tolérer et de se nourrir des relations dont ils ont besoin, dépend plus et de façon excessive de leur environnement que de leurs ressources internes. Le modèle en est l'opposition entre l'enfant qui laissé seul pour s'endormir trouve en lui les ressources pour se rassurer et se passer de la présence de sa mère ; par opposition à celui qui ne pourra se rassurer qu'en faisant appel au monde perceptif que traduit la double contrainte de laisser la lumière allumée et que la mère soit présente. S'il s'agrippe à la présence physique de la mère, ce n'est pas qu'il l'aime plus, ou moins d'ailleurs, sa mère que dans le cas précédent c'est qu'il a peur en son absence.

Dépendance qui n'est pas pathologique en elle-même mais que l'on peut qualifier de pathogène. Pathogène car elle risque enfermer l'enfant puis l'adolescent dans un engrenage dangereux, celui de cette triade pathogène : de l'insécurité interne qui génère la dépendance au monde perceptif environnant qui à son tour génère le besoin de contrôler cet environnement dont on dépend. Or on ne contrôle pas l'environnement dont on dépend par le plaisir partagé mais par la mise en place d'une relation fondée sur l'insatisfaction dont les plaintes, les caprices puis les conduites d'opposition et d'auto-sabotage des potentialités du sujet sont les moyens d'expression privilégiés. Par l'insatisfaction le sujet oblige l'entourage à s'occuper de lui et en même temps il lui échappe et sauvegarde son autonomie puisqu'il le met en échec en un cycle sans fin. Il évite ainsi l'angoisse d'abandon et l'angoisse de la fusion ou de l'intrusion. Ajoutons à cela que l'observation montre que l'enfant carencé qui ne peut même pas faire appel à un environnement humain absent, comme l'enfant abandonnique, va tenter de maîtriser sa détresse par l'auto-stimulation toujours destructrice du corps propre qui va du balancement stéréotypé aux blessures auto-infligées en passant par les coups qu'il se donne ou l'arrachage des cheveux. On comprend combien les conduites négatives d'auto-sabotage et d'auto-destruction de soi et des autres représentent pour l'être humain une tentation permanente de maîtrise de ce qu'il craint de subir. Cette tentation demeure relativement secondaire chez l'enfant qui en est en quelque sorte protégé par son immaturité physique et affective qui rend plus acceptable une dépendance inévitable à son entourage. Elle devient avec l'adolescence un risque et un enjeu considérable à un moment où s'exacerbe son besoin d'autonomie et d'affirmation de sa différence alors que parallèlement s'accroît chez

ceux qui sont le plus en insécurité, et qui auraient le plus besoin de recevoir des adultes la force qui leur manque, le sentiment d'une dépendance d'autant plus intolérable qu'elle leur fait revivre une soumission venue de l'enfance mais sexualisée avec la puberté et qui éveille des angoisses de pénétration.

Le sujet potentiellement dépendant ressent son besoin des autres comme une dépendance intolérable. Il se sent diminué et menacé face à ce besoin qui le confronte à une passivité affolante. Le besoin de l'autre devient un envahissement par celui-ci transformé en une force aspirante. On est en fait dans le registre du paradoxe qui pourrait se formuler de la façon suivante : «Ce dont j'ai besoin, cette force et cette sécurité interne qui me manque et que je prête aux adultes parce que j'en ai besoin, et à la mesure même de ce besoin, est ce qui menace mon autonomie». Son besoin n'est plus ressenti comme tel par l'adolescent mais comme un pouvoir d'autrui sur lui. Mais ce sentiment qu'ils ont d'être piégés, d'avoir « la tête prise » par les adultes, n'est que le retournement de leur grande appétence à recevoir pour combler un sentiment d'inquiétude, d'incertitude, de vide interne. Leur tête est prise que parce qu'elle est ouverte c'est à dire à la mesure de leur attente à l'égard des adultes. Ils tolèrent aussi mal la solitude que de ne pas être le centre d'intérêt et d'avoir le sentiment de ne pas être vus. Si on ne s'occupe pas d'eux, ils se sentent vite abandonnés mais si on s'intéresse à eux ils sont tout aussi rapidement envahis voire persécutés. Ce d'autant plus qu'ils sont plus en attente de l'intérêt des autres, qu'ils doutent de leur propre intérêt et de leur valeur et qu'ils se perçoivent sans ressources et sans qualités.

L'agir est pour eux un moyen de renversement de ce qu'ils craignent de subir et de reprendre une maîtrise qu'ils étaient en train de perdre. L'acte est alors le moyen de figurer sur la scène externe, celle de l'espace environnant, et par là de contrôler ce qu'ils ne pouvaient représenter au niveau d'un Moi sidéré par la massivité des émotions et d'un espace psychique effacé où le jeu subtil de la nomination des émotions et des compromis n'est pas possible. La fréquence de ce recours à l'espace pour gérer les relations amène à penser qu'il reflète quelque chose d'essentiel au phénomène adolescence. L'utilisation de l'espace fait parti de ce mouvement d'extériorisation par lequel l'adolescent trouve un moyen de figuration des contenus intrapsychiques, mais aussi un moyen d'exercer une emprise sur eux.

Le passage à l'acte comporte le plus souvent une dimension d'effraction et de violence. Il intervient alors comme réponse à une situation vécue comme une forme de rapproché relationnel du seul fait souvent des émotions ressenties par celui qui les éprouve comme une intrusion de celui qui les provoque. L'acte violent instaure brutalement un processus de séparation et de différenciation avec l'autre. Il rétablit une frontière entre soi et autrui, un : «chacun chez soi ; moi je suis moi et toi tu es toi». Il restaure un espace propre à soi, une identité un moment menacée par le lien et les émotions qu'il déclenche, en même temps qu'il évite la solitude et affirme une présence mais étrangère au moi sans confusion possible. Une violence agie fait habituellement suite à la peur d'une violence subie, réelle ou imaginaire, mais qui fait vivre au Moi un sentiment de dépossession de lui-même. Il n'est plus maître chez lui mais se vit comme le jouet d'une force qui le dépasse, que celle-ci soit l'œuvre du destin, d'autrui ou de désirs que le Moi a du mal à reconnaître comme siens. Dans tous les cas de figure, c'est le Moi la principale victime. Il n'est pas étonnant que les affects du registre narcissique, la honte et la rage, soient fréquemment générés par la violence subie.

Chez ces sujets le drame, c'est que la présence de l'objet désiré fait resurgir la douleur des absences antérieures. C'est bien un des paradoxes de leurs psychothérapies. Le poids du lien ainsi créé renvoie aux carences infantiles et à la douleur de l'absence des personnes aimées l'une et l'autre méconnues tant qu'ils pouvaient en nier l'importance.

On voit ainsi apparaître clairement la fonction anti-relationnelle de ce comportement qui peut conduire l'adolescent non seulement à accentuer le recours à cet agir, et à évacuer toutes traces de liens avec les autres. Le comportement devient de plus en plus désaffectisé, purement mécanique, tandis que disparaît toute forme de lien à l'autre. Comme l'enfant carencé qui se tape la tête contre les parois de son lit ces adolescents ne trouvent le contact dont ils ont besoin qu'en se cognant contre le mur, plus ou moins symbolique, de la société des adultes.

L'enfermement dans le refus devient l'ultime défense d'une identité menacée d'effondrement. C'est là un des dangers majeurs qui guettent les laissés pour compte de notre société. Leur seul moyen d'exister réside dans cette carapace négativiste, dans cette capacité de dire non au-delà même le plus souvent de toute dimension masochique érogène qui signerait la permanence d'un lien objectal facteur d'ouverture. Cette attitude recouvre des réalités psychiques bien différentes mais dont les différences s'abrasent et disparaissent dans la permanence du refus de l'échange.

### **Une réponse à la dépendance : la contrainte comme outil de liberté**

Quelle peut être la part de liberté d'un sujet ainsi pris entre une double contrainte ? La contrainte interne qu'exercent les émotions qui le débordent et qu'il ne peut contrôler et dont la force est parfois telle qu'il peut penser que ces émotions ne lui appartiennent pas et sont purement induites par l'extérieur. Et la contrainte externe venue de son hypersensibilité aux attitudes d'autrui qui, tel un écorché vif sans le filtre protecteur de la peau, le fait réagir douloureusement à tout rapproché. Pris entre ces deux forces perçues comme étrangères à lui, le Moi s'efface et ne se sent exister que dans la violence de l'acte, sans pouvoir percevoir qu'il est lui-même agi par ces deux ordres de contraintes.

Comment dans ces conditions redonner au sujet un espace et une consistance propres ? Comment le Moi peut-il se construire s'il n'a aucune possibilité de contenir et ainsi de se réapproprier ces forces pour les mettre au service d'un projet ? A une contrainte n'est-on pas tenu d'opposer à un moment donné une autre forme de contrainte dont la finalité est d'arrêter ce cycle de stimuli-réponses sans fin et de permettre au sujet de penser sa situation et de poser des choix ?

Quand un sujet est en souffrance, ce n'est pas un choix c'est une contrainte. Une contrainte qui est un appel aux autres à intervenir, appel qui ne peut pas être dit par le langage, parce que il y aurait là aussi excès de rapproché. Dans ce cas l'appel aux tiers que ne peut formuler l'adolescent, il faut savoir l'imposer, quoi qu'en dise le sujet, pour faire contrepoids à ses contraintes internes. A une contrainte interne qui ne dit pas son nom, on est en droit d'opposer une contrainte externe qui limite cette contrainte interne. Non pas pour imposer une solution définitive, mais pour permettre au sujet de retrouver progressivement une liberté de choix qui n'est possible que s'il acquiert une capacité minimale de prendre soin de lui et d'exister dans sa différence autrement qu'en s'attaquant lui-même. Ceci me semble vrai aussi bien au niveau individuel qu'au niveau social et groupal.

Imposer une contrainte éducative, c'est bien sûr prendre un risque. Le risque d'imposer ses propres choix et ses propres valeurs, voire même d'utiliser l'autre à des fins personnelles comme dans la démarche sectaire. Celle-ci est une démarche totalitaire qui vise à dépouiller l'autre de sa capacité à choisir. Eduquer, c'est donner les outils nécessaires pour pouvoir non pas seulement apprendre des contenus donnés mais aussi développer une capacité de plaisir et



de curiosité d'apprendre, et d'être en fin de compte en mesure de faire des choix. La perversion, c'est utiliser l'autre à des fins personnelles, lui refuser le droit d'exister en tant que sujet ayant des besoins et des désirs propres, c'est-à-dire différents des nôtres. Le comble de la perversité, aboutissement de l'endoctrinement, est de lui faire croire que ce qui lui est imposé relève de ses choix personnels. Il n'est pas toujours facile de distinguer endoctrinement et éducation. Ce sont à la fois l'intentionnalité de celui qui éduque et le contenu des apprentissages qui font la différence. Dans le cas de l'endoctrinement, l'intention, servie par les outils éducatifs proposés, est de faire en sorte que l'autre perpétue et reproduise une pensée identique. Le véritable éducateur peut marquer sa préférence pour tel ou tel courant de pensée, mais il ne l'impose pas, et les outils éducatifs ouvrent au choix et à la différence.

Le risque d'abus existe mais il est inhérent à la fonction éducative. Et le risque n'est-il pas plus grand de laisser le sujet abandonné à lui-même et condamné à ne pouvoir rencontrer autrui que dans la violence de l'affrontement et se confronter à l'altérité que sous la forme du seul clivage bon/mauvais ?

Cela peut nous conduire à prescrire ce qu'on pense que le patient désire. Cette secrète attente qu'on le devine est très typique des adolescents surtout ceux les plus en difficulté et donc en attente d'une force et d'une sécurité extérieures qui leur font défaut. Il faut qu'il y ait une contrainte extérieure pour qu'ils ne soient pas obligés de saboter tout ce qu'ils désirent. La prescription et parfois même l'imposition de ce que le sujet attend sans oser se l'avouer, est peut-être paradoxalement quelque chose qui soulage. Le plus grand danger, c'est celui d'exprimer leur désir en tant que celui-ci leur fait sentir ce qu'ils vivent comme une forme d'emprise de l'objet du désir sur eux. C'est là où la démarche analytique classique est peut-être en porte-à-faux quand elle fait de la demande un préalable à la démarche de soin. Ces adolescents sont dans une attente perçue comme totalement aliénante.

Les adultes doivent avoir des exigences qui apportent les limites dont les adolescents ont besoin et qui les rassurent. La formulation de ces exigences permet en outre l'expression d'une conflictualité qu'il faut rendre tolérable. Elle offre la possibilité à l'adolescent de prendre sa mesure dans l'affrontement, mais surtout, contribue à le protéger d'une prise de conscience trop brutale de ses besoins et de sa passivité. En effet, paradoxalement en apparence, avoir des exigences permet à celui qui en est l'objet de satisfaire un certain nombre de ses désirs et besoins, sans avoir à les reconnaître, mais en pensant qu'il ne fait que subir une contrainte extérieure. Or, celle-ci est toujours ressentie moins péniblement que les contraintes intérieures liées aux besoins et désirs qui représentent la véritable passivité, la plus dangereuse pour l'intégrité du Moi, car ce dernier ne peut se révolter totalement contre elles, comme dans le cas des contraintes externes puisqu'il en est le complice et qu'elles font partie de lui. Le risque n'est plus alors celui de la révolte mais celui, bien plus grave, d'un effondrement du Moi ou d'une annihilation des désirs.

La règle d'or en matière d'éducation est de savoir poser des limites, contenir, et parfois sanctionner, sans humilier. En effet, punir ne consiste pas à humilier mais à poser une limite à une attitude ou un comportement, à sanctionner une faute et à demander réparation pour un dommage commis. Il est important qu'en miroir l'adolescent puni ait la conviction qu'il en aurait été de même pour un autre que lui.

Dans la punition, le jugement porte sur l'acte et non pas directement sur l'adolescent qui l'a commis. Elle laisse même entendre que celui-ci pourrait et aurait dû agir autrement et donc qu'il a les qualités requises pour le faire. Elle peut irriter sur le moment, voire provoquer un sentiment d'humiliation parce qu'il faut s'y soumettre et qu'elle est de ce fait subie. Mais, en

général, elle ne laisse guère de traces... Tout au plus un acte ou un propos fâcheux qu'il aurait mieux valu éviter.

En revanche, tout autre est l'humiliation. Elle prend son origine dans la volonté de celui qui humilie de blesser l'autre. Le jugement ne concerne plus seulement les actes et les paroles, mais la valeur de l'adolescent lui-même, jugé incapable d'agir autrement, indigne de confiance, d'estime ou d'intérêt. La blessure est portée au cœur même du jeune, qui risque d'en garder une trace durable, et celle-ci alimentera, tant qu'elle persistera, violence et rancune. Elle est une forme de violence.

Le dilemme et la difficulté du projet thérapeutique seront de satisfaire les besoins de dépendance en tant qu'ils entravent la reprise des besoins de maturation de la personnalité sans renforcer ou créer une dépendance aux soignants par agrippement à leur réalité matérielle. Il faudra donc créer les conditions d'une relation rendue tolérable c'est à dire réactivant les processus introjectifs sans susciter la mise en place de défenses anti-relationnelles ou de comportements de substitution marqués par la relation d'emprise.

Le travail avec l'adolescent est guidé par cette nécessité première de lui rendre tolérable ce dont il a besoin, et dans une certaine mesure ce qu'il désire afin que besoin ou désir ne soient pas perçus par lui-même comme un risque d'aliénation à l'objet ainsi investi. Dans cette optique, le travail sur les limites et les facteurs de différenciation est primordial et ce à tous les niveaux : différenciation entre dedans et dehors, entre les intervenants externes qui s'offrent à son investissement, mais également entre les différentes composantes et les représentations qui constituent son monde psychique interne. C'est dire que pour nous la diversification et la complémentarité des intervenants et des approches sont une nécessité, mais que la contrepartie en est une nécessaire cohérence dans la diversité. Cette cohérence, qui a elle-même fonction de tiers et de limite, ne peut venir que d'un travail d'élaboration en commun sur l'adolescence et du partage d'une compréhension des enjeux essentiels de cet âge. Cette diversité, gage de liberté, car elle limite la peur de la dépendance, tire sa cohérence de la prégnance d'une figure médiatrice, responsable de la cohésion et de la continuité du traitement, support de la propre continuité narcissique du patient. Figure plus ou moins fétichisée, idéalisée ou déjà plus différenciée selon les cas, mais qui, quelque soit le cas de figure, doit être confrontée à d'autres figures soignantes qui facilitent une diffusion des investissements, un relatif clivage des objets, une conflictualité plus tolérable par le jeu des petites différences progressivement croissantes avec l'augmentation de la tolérance du patient.

Dans ces conditions les mesures éducatives et pédagogiques, d'ordre individuel ou institutionnel, lorsqu'elles sont nécessaires ne sont pas antagonistes de la démarche psychothérapique, mais au contraire peuvent être conçues comme son complément utile voire indispensable et faire partie intégrante de la même approche compréhensive et dynamique de l'adolescent. Au travers de la forme et de la technicité propre à chaque approche (éducative, pédagogique, ergothérapique...) il s'agira d'offrir à l'adolescent une zone transitionnelle, dans le sens donné à ce terme par Winnicott, un espace de rencontre avec l'adolescent où puisse se développer une aire d'échanges et de plaisirs partagés, sans que ceux-ci soient sexualisés et excitants c'est-à-dire sans que l'adolescent ait à prendre clairement conscience de ces plaisirs et surtout sans qu'il ait à se poser la question de leur provenance et du rôle et de la place d'autrui dans leur déroulement. Le but de ce «faire avec» l'adolescent est de restaurer un plaisir de fonctionnement le plus large possible qui s'étaye sur autrui d'une façon la moins conflictuelle possible.

Pour ce faire, cet adulte a besoin de comprendre la valeur structurante de ces échanges et de ces activités partagées. Sinon il sera tenté de les dévaloriser et de penser qu'il ne s'est rien passé parce que rien n'a été dit. Or, c'est justement parce que rien n'a été dit que tout aura pu

être gardé par l'adolescent comme son bien à lui. Si nous insistons sur ce point c'est parce qu'une certaine divulgation malencontreuse de la psychanalyse a pu faire croire que seule la parole avait valeur thérapeutique. Pour qu'elle l'ait, il faut des temps et des lieux particuliers. Employées sans cesse la parole et la sollicitation faite à l'adolescent à s'exprimer sont ressenties comme une forme d'intrusion de l'adulte dont le caractère excitant et rapidement sexualisé réveille les conflits et entretient les défenses régressives et négativistes de l'adolescent.

Ainsi cette vulnérabilité de ces adolescents, et leur extrême réactivité aux réponses environnementales, si elles constituent leur faiblesse, peut devenir leur chance. Elles supposent en effet, qu'au-delà de la force de la répétition de ces comportements, une meilleure adaptation de la réponse du milieu est susceptible de les influencer cette fois-ci d'une façon positive. Cette dépendance est aussi ce qui fait qu'ils conservent une potentialité de changement, certes difficile, longue et aléatoire et d'autant plus que cette potentialité est rendue particulièrement délicate à utiliser du fait de la puberté et de ce que cette dernière signifie de sexualisation des liens et de réveil des désirs et des peurs de rapproché.

### **Bibliographie**

- H. Flavigny, *Les éclats de l'adolescence. Approches cliniques et éducatives*. Paris, Expansion Scientifique Française, 1996.
- PH. Jeammet, M. Corcos, *Evolution des problématiques à l'adolescence : L'émergence de la dépendance et ses aménagements*, *Références en Psychiatrie*, Paris, Doin Editeurs, 2001, 94p.
- K. Schneider, *Les personnalités psychopathiques*, Paris, PUF, 1965.